



Inspired

by Delen Private Bank

La vision de Denmark

*UN ARTISTE AU
REGARD CRITIQUE*

Balade à Amsterdam

**LES TRÉSORS DE LA VILLE
DÉVOILÉS PAR
TOM JONGBLOED**

Le swing de Savannah

**JEUNE TALENT BELGE
DANS LE MONDE
DU GOLF**

Inspired

Nous avons le plaisir de vous présenter la deuxième édition d'*Inspired*. Ces dernières années, l'actualité se fait souvent pesante. Aussi, nous voulions vous proposer un instant de détente et d'évasion. Au travers de récits inspirants, ce magazine vous invite au voyage et au rêve.

Diverses destinations s'offrent à vous. Qu'il s'agisse de Knokke où notre nouveau projet de construction prend forme. Mais aussi d'Amsterdam en compagnie de Tom et ses innombrables anecdotes. Ou encore des montagnes enneigées, promesse de joies hivernales.

Le rêve s'invite aussi dans ce magazine, par le biais de passions partagées avec enthousiasme et authenticité : le golf, la musique, la création artistique, ... Autant de réflexions et de découvertes qui insufflent une belle énergie positive.

Nous espérons que cette nouvelle édition vous inspirera autant que nous.

Michel Buysschaert
Président du Comité de direction

Balade à Amsterdam

Découvrez Amsterdam en suivant Tom Jongbloed, private banker aux Pays-Bas. Il connaît la ville comme sa poche et nous emmène pour une *@ommetjemetTom*.

6

Interview de Savannah De Bock

Connaissez-vous cet espoir belge du golf féminin ? Savannah a 17 ans, la tête sur les épaules et beaucoup d'ambition. Elle nous parle de motivation, d'avenir et de passion.

12

Un artiste visionnaire

Depuis 50 ans, Denmark recycle du papier pour créer des œuvres d'art. Satire de la société ou expression profonde de son âme d'artiste ? Découvrez-le dans cette intense discussion.

18

Musica Mundi

Une vie de musique pour les élèves de l'école Musica Mundi. Issus du monde entier, ils y suivent à la fois un enseignement secondaire général, mais aussi une formation musicale de haute qualité.

26

Pleins feux sur le design

La designer Marie Michielssen a récemment lancé sa propre collection de meubles. Lors de notre rencontre, elle nous a expliqué ce qui l'anime et a évoqué sa pièce de design préférée dans nos bureaux.

34

Tout schuss

Pour certains collaborateurs de la Banque, le ski, c'est sacré. Entre bosses, pistes damées et étendues immaculées, chacun son terrain de jeu. Zoom sur les profils de nos collègues skieurs.

40

Bulles belges

Depuis plusieurs années, de nouveaux domaines viticoles se développent dans notre plat pays. Rencontre avec Hubert Ewbank, CEO du Domaine du Chant d'Éole.

46

Coin café

L'importance des relations humaines n'est plus à prouver. Et la Banque met tout en œuvre pour que cette dynamique positive déploie ses bienfaits.

52

Zoom sur un siège Delen

À Knokke, la Banque s'est lancée dans un tout nouveau projet de construction. Ce chantier s'inscrit dans la revalorisation et verdurisation de l'avenue des Nations.

56



Découvrir *Amsterdam*

le temps d'une balade avec Tom

Cela fait déjà quelques années que Tom Jongbloed exerce le métier de banquier privé – ou *private banker* comme on dit aux Pays-Bas. Et depuis trois ans, il l'exerce chez Delen Private Bank à Amsterdam. La capitale néerlandaise, il la connaît comme sa poche, puisqu'il y est né et qu'il y a grandi. Il ne tarit donc pas d'anecdotes à son sujet. Pendant la période du confinement, alors qu'il s'y promenait le plus souvent accompagné de ses deux filles, Willemijn et Josephine, l'idée leur est venue de créer le compte Instagram @ommetjemettom (littéralement, petit tour avec Tom). Le nombre croissant de *followers* en dit long sur l'envie du public d'en savoir davantage sur la ville. Découvrons l'un de ses plus anciens quartiers et apprenons à décoller notre regard des pavés amstellodamois...

Un petit tour dans la vieille ville

Accompagnés de Tom, nous commençons notre *ommetje* au cœur d'Amsterdam par le Rokin, une artère située dans le prolongement de la place du Dam qui, avant les années 1930, était essentiellement recouverte d'eau. Aujourd'hui, les touristes peuvent encore s'y promener en bateaux-mouches. Tom nous fait remarquer une statue équestre qui n'est autre que celle de la reine Wilhelmina et autour de laquelle les passants déambulent avec indifférence. « Elle a été réalisée par la sculptrice Theresia van der Pant, qui a fait des figures d'animaux sa grande spécialité. C'est pourquoi elle a tenu à présenter la reine de cette façon. »

« Cela peut vous paraître étonnant, mais c'est l'une des rares statues d'Amsterdam. Et il n'y en a que quatre de la famille royale : celle du prince Hendrik, de la reine Emma, du roi Willem et ici de Wilhelmina. Amsterdam n'a pas non plus de grand palais à faire valoir. En fait, il n'en reste plus qu'un seul : le Palais royal sur la place du Dam », observe Tom. « Comme vous le savez probablement, Amsterdam est construite sur pilotis. Vous voulez un petit truc pour vous souvenir du nombre de pilotis plantés sous le palais de la place du Dam ? Une année compte 365 jours. Entourez ce nombre par un 1 et un 9, et vous obtenez 13 659 pilotis. Moins 1 qu'on a retiré par la suite pour vérifier s'il n'avait pas pourri. »

Des canaux concentriques, mais dans quel ordre ?

Nous passons du Rokin à l'un des plus vieux quartiers d'Amsterdam. Mais Tom tient d'abord à nous donner un autre moyen mnémotechnique pour qu'on puisse se souvenir de l'ordre des canaux qui encerclent le cœur historique de la ville : « Le Prinsengracht (le canal des princes), le Keizersgracht (le canal de l'empereur), le Herengracht (le canal des seigneurs) et enfin le Singel (la ceinture). Vous vous en souviendrez grâce à la phrase en néerlandais *Papa Koopt HerenSchoenen* (Papa achète des chaussures pour hommes). Le Herengracht est le canal le plus onéreux d'Amsterdam. C'est ici que résidaient les Seigneurs de l'Amstel à l'époque de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, durant le Siècle d'Or. »

Nous nous engageons dans la direction opposée, vers le Nes, qui accueille notamment la Maison de la culture flamande, le Brakke Grond. Tom enchaîne : « Il y avait plus de 20 monastères sur ce petit périmètre. En 1578 a eu lieu ce qu'on appelle l'Altération, c'est-à-dire le bouleversement politique qui s'est produit à Amsterdam lorsque les conseillers municipaux catholiques ont été déposés et remplacés par des protestants. Toutes les institutions catholiques sont alors devenues publiques et elles ont reçu une autre fonction. C'est pourquoi par exemple l'université d'Amsterdam se trouve ici aujourd'hui. »

Tout le monde devait apporter une petite pierre pour le mur de la ville.

À cette époque, Amsterdam comptait environ 14 000 habitants (contre plus de 800 000 aujourd'hui). Au détour d'une petite ruelle, Tom s'écarte subitement. « Regardez, c'était l'entrée d'un monastère ici autrefois. Le nom de la rue est intrigant : *Gebed zonder end* (prière sans fin). On a fini par l'écrire à la peinture parce que l'écriteau était systématiquement volé. »

Apporter sa pierre à l'édifice

En passant par le Sleutelbrug, nous nous dirigeons vers l'Oudezijds Achterburgwal, puis traversons l'Oudemanspoort. « C'est ici que se trouvent les libraires », explique Tom. « Il y a des livres partout, que ce soit dans des bacs sur le trottoir ou sur des étagères à l'intérieur des librairies. Cela fait 120 ans qu'on vend des livres ici. » Nous allons à la rencontre

d'un des vendeurs qui, aimablement, nous invite à découvrir sa boutique. Un passage s'ouvre devant nous, une petite échelle posée devant les étagères s'élève jusqu'au haut plafond. Pour peu, on se croirait dans un épisode de Harry Potter.

Au milieu du passage, nous tournons à gauche et nous nous retrouvons soudain dans une toute autre ambiance, dans la cour de la Faculté des Sciences humaines. « Vous avez remarqué ce silence ? Bien sûr, les voitures ont été bannies d'une grande partie d'Amsterdam, mais c'est aussi parce que ces bâtiments sont plus élevés. Cette tranquillité absolue en fait un lieu unique au beau milieu de la ville. »

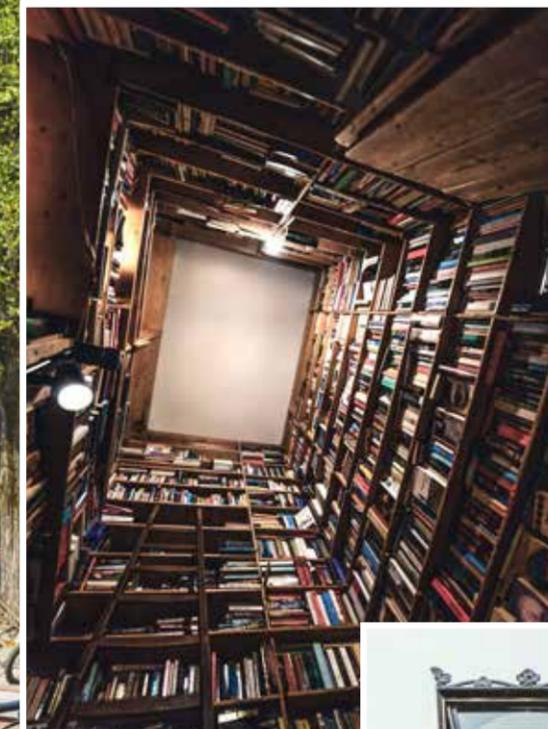
Une fois la porte franchie, Tom nous montre le mur d'enceinte de la vieille ville, auquel nous devons une expression bien connue. « Tout le monde devait s'y mettre pour que le mur de la ville puisse être érigé : donner de l'argent, livrer du sable ou... apporter une pierre. Une pierre pour le mur de la ville. C'est de là que vient l'expression *een steentje bijdragen* ou en français *apporter sa pierre à l'édifice*. »

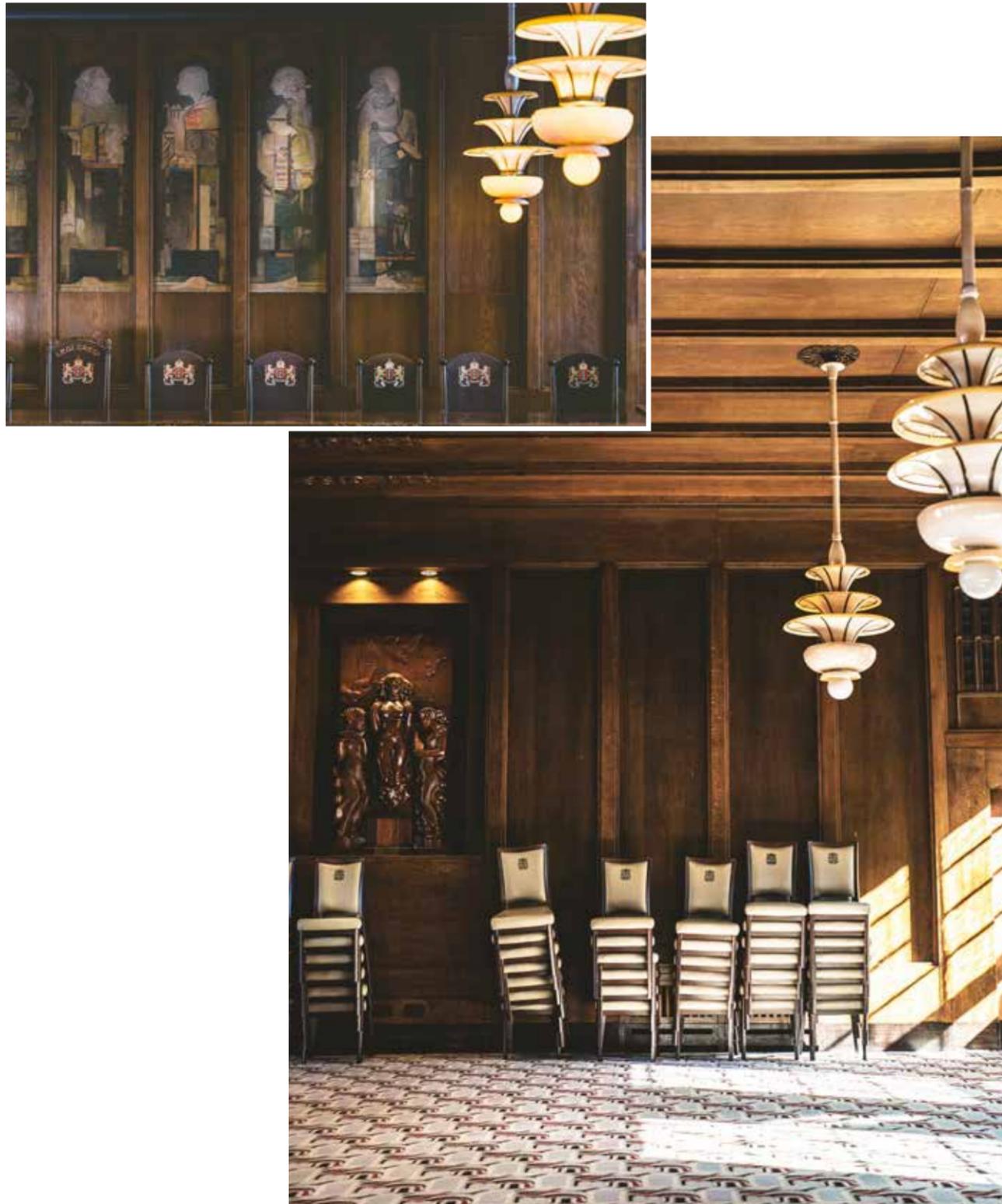
En route pour le Lommerd

En passant par le Kloveniersburgwal, nous marchons en direction de l'Oudezijds Voorburgwal, vers l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam. Mais d'abord, Tom nous montre le Lommertbrug et nous demande si nous savons d'où vient ce nom. « Pensez à un crédit lombard ! En néerlandais, un *lommerd* est un prêteur sur gages. C'est là que, depuis le XV^e siècle, les habitants d'Amsterdam peuvent mettre en gage leurs objets de valeur s'ils ont besoin d'argent. »

« Je crois que c'est l'une des choses les plus amusantes à savoir sur le passé de cette ville. Autrefois, la plupart des gens ne savaient ni lire ni écrire. C'est pourquoi les pierres des façades étaient ornées de dessins. Dans cette ruelle, on peut admirer une très belle réalisation. Regardez cette façade : des ducats sortent d'une corne d'abondance. Et comme vous pouvez le constater, les escaliers qui y mènent sont tout usés tant les gens ont franchi ce seuil ! »

Au-dessus du perron, on peut lire : *Tot behulp voor den noodt-druftigen is hier gestelt De Banck van leeninge voor een kleyn gelt*, qui peut se traduire par *Aide aux nécessiteux. La banque pour prêts modiques.*





La salle du conseil de l'ancien hôtel de ville, désormais l'hôtel The Grand.

Hôtel de ville jadis, hôtel chic aujourd'hui

Nous traversons le pont pour admirer l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam, qui est devenu l'hôtel The Grand. Tom nous emmène vers la cour : « C'est l'une des adresses les plus prestigieuses d'Amsterdam. Les rock stars et célébrités y séjournent aujourd'hui, mais, avant elles, c'étaient des personnages historiques comme le comte de Leicester, le prince Maurice ou la reine de France Marie de Médicis. Les bâtiments de l'Oudezijds Voorburgwal sont vraiment chargés d'histoire. De deux monastères médiévaux, on a fait le siège de l'Amirauté, puis l'hôtel de ville d'Amsterdam. Et enfin, après d'importantes rénovations, un hôtel de luxe depuis 1992. »

L'hôtel The Grand est l'endroit idéal pour achever notre balade avec Tom. Il connaît bien le personnel de l'hôtel et, bien entendu, bon nombre d'anecdotes. Kees, le directeur de l'établissement, nous emmène voir le cabinet du bourgmestre et la salle du conseil. On peut dire que l'hôtel tout entier est une œuvre d'art. Que ce soit sur la façade extérieure ou à l'intérieur de l'établissement, des artistes célèbres y ont mis leur griffe, comme Hildo Krop, Chris Lebeau, Willem Penaat, Joseph Mendes de Costa, John Raedecker ou encore Thorn Prikker. Tom reprend : « Pendant la pandémie, l'hôtel a mis une de ses suites à la disposition de son programme *Artists in residence*, ce qui a permis la création d'une nouvelle série d'œuvres d'art contemporain. »

De là, nous prenons le taxi pour retourner aux bureaux de Delen Private Bank Amsterdam, où nous accueille une sculpture de Hildo Krop, cet artiste qui, en plus de ses sculptures pour The Grand, a décoré de nombreux ponts d'Amsterdam. Grâce à cet *ommetje* avec Tom, c'est certain, nous ne verrons plus jamais Amsterdam de la même façon.

Pourquoi un compte Instagram ?

« Amsterdam est en pleine mutation et cela me motive à transmettre mes connaissances aux générations suivantes. Avec le FanClub Centrum, nous réalisons également un podcast qu'on peut visionner sur YouTube. J'apprécie que cela suscite de l'intérêt. Les gens disent souvent *ça, je n'oublierai jamais* lorsqu'ils ont appris quelque chose sur leur propre ville. »

5

Le top 5 des lieux à ne pas manquer selon Tom

La boîte aux lettres dans le passage du Rijksmuseum

Observez attentivement : du côté de la Museumplein, une fente métallique a été aménagée exactement sous la célèbre « Ronde de nuit » de Rembrandt. Ainsi, en cas d'incendie, le tableau peut être rapidement évacué et mis en sécurité.

Le réverbère d'Amsterdam

À quoi servent les deux bâtonnets de part et d'autre du réverbère ? Jadis, il fallait l'allumer à la main, en déposant le haut de l'échelle contre ces deux petits bâtons.

Les vieilles maisons le long du canal

Plus vous portez le regard sur les étages les plus élevés, plus les fenêtres sont petites. Par cet effet d'optique, le bâtiment paraît plus grand et plus imposant qu'il ne l'est en réalité. Si vous voyez que toutes les fenêtres ont la même taille, c'est que le bâtiment a été construit après 1800.

Le restaurant Sama Sebo dans la PC Hoofstraat

Restaurant indonésien typique où le personnel maîtrise encore l'humour amstellodamois.

Le café De Engelse Reet dans la Rozeboomsteeg

Un café... sans bar étonnamment, et où le temps semble s'être arrêté.



Savannah :
espoir du golf féminin

Depuis sa victoire à l'European Ladies' Amateur Championship remportée au terme d'un play-off mémorable à Paris, Savannah De Bock est considérée par les connaisseurs comme un espoir du golf féminin. La golfeuse de 17 ans ne cache pas ses ambitions mais, à ses yeux, ce n'est pas le score qui compte, mais bien cet état de grâce où tout lui réussit et lui semble possible. En tant que partenaires de Savannah, nous sommes très fiers de ses exploits chez Delen Private Bank. Et nous lui avons demandé de nous en dire plus sur ses motivations.

En août, vous avez participé à l'AIG Women's Open à Muirfield, le plus ancien club de golf d'Écosse qui, jusqu'à il y a six ans, était encore interdit aux femmes. Comment avez-vous vécu cette expérience ?

Savannah De Bock : J'ai été déçue d'apprendre que le club avait été interdit aux femmes pendant si longtemps. Cela témoigne d'une attitude archaïque à une époque où le reste du monde s'efforce d'atteindre l'égalité. Mais heureusement, une fois sur place, mes craintes se sont rapidement apaisées. Tout le monde était amical et courtois. Dans le clubhouse, je me suis immédiatement sentie la bienvenue.

Vous avez été autorisée à aller à Muirfield parce que vous aviez remporté l'European Ladies' Amateur Championship un mois plus tôt. Lors d'un terrible play-off sur quatre trous supplémentaires, vous avez montré des nerfs d'acier. Quel est votre secret ?

Savannah De Bock : Je reste dans le moment présent, et je ne me laisse pas distraire par le passé ou par l'avenir, car cela n'a aucun sens de toute façon. En compétition, je ne me préoccupe pas non plus de mon score. Bien sûr, je sais en combien de coups je finis un trou, mais une fois au départ du trou suivant, je n'y pense déjà plus. Ma principale préoccupation est de jouer mon meilleur jeu et d'en profiter. Si vous pensez constamment au score, vous ne faites que vous mettre la pression. Pire, cela vous paralyse.

Ce qui est sûr, c'est que la victoire vous a placée sous les projecteurs, car cela faisait 34 ans qu'un(e) Belge n'était pas reparti(e) avec la coupe. Les attentes sont donc élevées. Comment gérez-vous cela ?

Savannah De Bock : Au vu des réactions, j'ai eu le sentiment d'être soutenue par des gens qui sont fiers de moi. Si je n'avais pas gagné, cela n'aurait rien changé à mon ambition. Le titre de championne du monde est mon objectif ultime. Je sais que c'est une déclaration audacieuse, mais si vous ne rêvez pas en grand, vous n'irez pas au bout de vous-même. On verra bien jusqu'où j'irai !

Le golf est une passion qui ne me demande pas d'effort parce que j'y prends du plaisir.

Quand pensez-vous passer au statut de sportive professionnelle ?

Savannah De Bock : Pour l'instant, ce n'est pas à l'ordre du jour. Je veux tout d'abord terminer mes humanités en beauté. Les études sont aussi importantes pour moi que le golf, car il faut toujours avoir un plan B. Ce sera un soulagement si je peux étudier aux États-Unis l'année prochaine, car le système là-bas est beaucoup plus souple pour les athlètes. Cela me fait toutefois quelque chose de quitter l'école qui a été mon environnement familial pendant 15 ans. Et bien sûr, mes amis et ma famille vont aussi me manquer.

Les sportifs de haut niveau doivent souvent sacrifier leur vie privée pour atteindre leurs objectifs. Jusqu'où êtes-vous prête à aller ?

Savannah De Bock : Je ne le vois pas comme un sacrifice mais comme un passage obligé pour atteindre mon objectif. Certains renoncements sont plus difficiles que d'autres, mais si je ne les faisais pas, cela voudrait dire que je ne suis pas suffisamment motivée. Ensuite, je dois me poser la question de savoir si je veux vraiment devenir championne du monde. Comme souvent, il s'agit de peser le pour et le contre. Côté mes amis une fois par mois ne met pas mon objectif en danger. En revanche, les accompagner en discothèque jusqu'au bout de la nuit pourrait compromettre ma carrière.

Le golf est-il une vocation ou s'agit-il plutôt d'un concours de circonstances ?

Savannah De Bock : C'est un mélange des deux. À l'âge de quatre ans, mes parents m'ont offert mon premier club de golf. Mais il m'a fallu beaucoup de temps avant de trouver du plaisir dans ce sport. Pendant les leçons collectives, l'accent était mis uniquement sur la technique et non sur le jeu. Ce n'est qu'après avoir obtenu mon brevet que j'ai réellement accroché. Mon premier coup sur le terrain m'a donné tellement de satisfaction que j'ai ensuite adoré aller aux entraînements. Avant ça, je grimpais encore dans les arbres et je courais derrière les lapins.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans ce sport ? Quel est le moment que vous appréciez le plus ?

Savannah De Bock : Quand je me sens en harmonie avec mon club. C'est un « état de grâce » que je n'atteins pas souvent mais que je recherche en permanence. D'ailleurs, c'est comme ça que j'ai gagné le championnat européen amateur. Tout s'est déroulé naturellement, et je savais que j'allais performer. Dans ces moments-là, je sens que le golf est ma raison d'être. Je transmets alors une énergie positive aux spectateurs. Voir les gens heureux m'encourage encore plus à donner le meilleur de moi-même. C'est un cercle vertueux fantastique.

Quelle place occupe l'entraîneur dans la réussite d'un athlète de haut niveau ?

Savannah De Bock : Le rôle de l'entraîneur est important. Il guide l'athlète, sans être pour autant plus important que lui. Si l'athlète n'est pas prêt à aller jusqu'au bout, les victoires ne seront pas au rendez-vous. Et ce, même s'il a le meilleur coach du monde.

Et qu'en est-il de la respiration et de la résonance cardiaque ? Leur rôle est-il important lors des compétitions ?

Savannah De Bock : Si je ne respire pas calmement, mon enthousiasme risque de me faire jouer de manière trop dynamique. Je suis une personne très énergique qui aime le mouvement mais, du coup, je veux souvent jouer trop vite. C'est pourquoi je me force maintenant à suivre une certaine routine avant une compétition. De cette façon, je parviens à mieux me concentrer, et je me sens alors prête à jouer. Un signal qui vient davantage de mon cœur que de ma tête, en fait.

Quelles sont vos aspirations pour 2023 ? Et quelle importance accordez-vous aux Jeux olympiques de 2024 ?

Savannah De Bock : Comme toujours, j'espère continuer à progresser et à m'amuser. Ce serait formidable si, l'an prochain, je pouvais participer à l'Augusta National Womens' Amateur Championship, aux États-Unis. J'espère également participer à la Ryder Cup Junior et m'envoler pour Dubaï avec l'équipe belge en octobre pour le championnat du monde amateur par équipes. Si je joue vraiment bien l'année prochaine, je pourrais théoriquement participer aux Jeux olympiques de 2024 en tant qu'amateur. Mais la probabilité est très faible car, à ma connaissance, cela ne s'est jamais produit auparavant. Bien sûr, ce serait fantastique, mais je veux surtout avoir du plaisir à jouer au golf sans me fixer d'objectifs. C'est comme ça que j'obtiens les meilleurs résultats. Le golf est une passion qui ne me demande pas d'effort. Quand je suis dans le feu de l'action et que je vois les spectateurs apprécier mon jeu, j'ai envie de donner le meilleur de moi-même. Peut-être est-ce là la finalité du golf à mes yeux : jouer pour rendre les autres heureux.

Le premier coup sur le terrain m'a donné tellement de satisfaction que j'ai ensuite adoré aller aux entraînements. Avant ça, je grimpais encore dans les arbres et je courais derrière les lapins.



**Les conseils de Manon De Roey
Également ambassadrice sportive
de Delen Private Bank**

Lorsque j'ai commencé, il n'y avait pas beaucoup de tournois mais, aujourd'hui, l'European Tour propose une trentaine de compétitions par an. Il est donc très important, en tant que joueuse de golf, de prévoir un budget en conséquence. J'ai vu de nombreuses joueuses qui avaient du talent mais qui ne pouvaient pas l'exploiter faute de moyens financiers. Si vous devez bien jouer pour pouvoir payer votre loyer, la pression devient trop forte et vos performances en pâtissent. Lorsque j'ai participé au Mithra avec Savannah, j'ai remarqué qu'elle s'amusait beaucoup en jouant. C'est un « plus » déterminant. Elle connaît aussi très bien ses objectifs. Je lui souhaite de réaliser encore beaucoup de belles performances !



Denmark *Un artiste visionnaire*

Pour lui, le métier d'artiste, c'est un peu comme pratiquer l'alpinisme. Et on peut dire qu'il n'épargne pas la société quand il exerce son art. Cela fait 50 ans que Denmark découpe et déchiquette des montagnes de papier pour en faire des œuvres d'art recyclées.

Filips De Ferm, amateur d'art et cofondateur du centre d'art privé FIBAC, l'a rencontré dans son atelier à Prouvy pour une conversation à bâtons rompus.

Johan Pas, directeur de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, a résumé votre œuvre de ces 50 dernières années par le néologisme « ANARCHIVES ». Vous définiriez-vous comme anarchiste ?

Denmark : Je pense qu'un rebelle sommeille forcément en chaque artiste qui jette un regard critique sur la société. D'un autre côté, je ressens aussi le besoin de m'isoler dans ma bulle. Je considère mon atelier comme une usine à oxygène dont j'ai besoin pour respirer dans le brouhaha médiatique. Plus encore que dans les années 1970 et 1980, on est bombardé de stimuli auxquels j'essaie d'échapper de manière créative.

Après des études d'histoire de l'art à l'Université de Gand, vous faites entendre votre voix critique pour la première fois en 1972. Le métier d'artiste vous est-il apparu d'emblée comme une vocation ?

Denmark : C'est en effet une vocation qui m'est apparue au cours de mes tristes années d'internat. Au terme de cette interminable période, j'ai voulu m'inscrire à l'académie mais mes parents ont mis leur veto, estimant que l'histoire de l'art était une voie plus sûre pour moi.

À l'université, j'ai été confronté à la périssabilité des connaissances qui y étaient dispensées. Nombre de cours étaient déjà dépassés dès la fin de l'année académique parce que de nouveaux concepts étaient apparus entretemps. Lorsque j'ai obtenu mon diplôme après quatre ans d'étude, ma chambre d'étudiant débordait de piles de papiers qui n'avaient

plus aucun intérêt. J'ai décidé de faire table rase et de me débarrasser de cette montagne de papier inutile. En la déchiquetant, je me suis rendu compte qu'elle créait des structures visuelles surprenantes. J'ai alors pensé que cela pouvait déboucher sur une nouvelle méthodologie artistique, c'était une révélation ! Quelques mois après avoir obtenu mon diplôme, j'ai donc commencé à déchirer des magazines et à les empiler par couches. Puis, à partir de 1974, je me suis mis aussi à découper des livres, des journaux et des magazines et à les nommer « Lettres mortes ». Pour ce faire, j'ai employé de vieilles archives inutilisées. À cette époque, on attendait d'un artiste qu'il affiche une intention claire et le mot « recyclage » était à peine utilisé. La symbolique de faire table rase pour appréhender le vide de l'ignorance avait autant d'importance à mes yeux que le bleu d'Yves Klein, mon idole et seul réconfort pendant ces années d'internat.

Et c'est dans le vide que vous avez trouvé votre salut ?

Denmark : Oui, en travaillant sur les paradoxes, vous développez un mode de pensée qui peut être très enrichissant. Les contradictions conduisent au questionnement, qui est la base de la philosophie, qui elle-même amène à relativiser. D'ailleurs, dans les années 1970, il était de bon ton de citer Wittgenstein dans les cercles d'artistes, mais un seul homme a réussi à expliquer clairement sa théorie, à savoir l'immense philosophe Etienne Vermeersch. En gardant toujours Wittgenstein à l'esprit, je me suis contraint à ne m'exprimer que par des déclarations puissantes et concises. Il faut savoir s'exprimer clairement. C'est aussi valable pour un artiste.

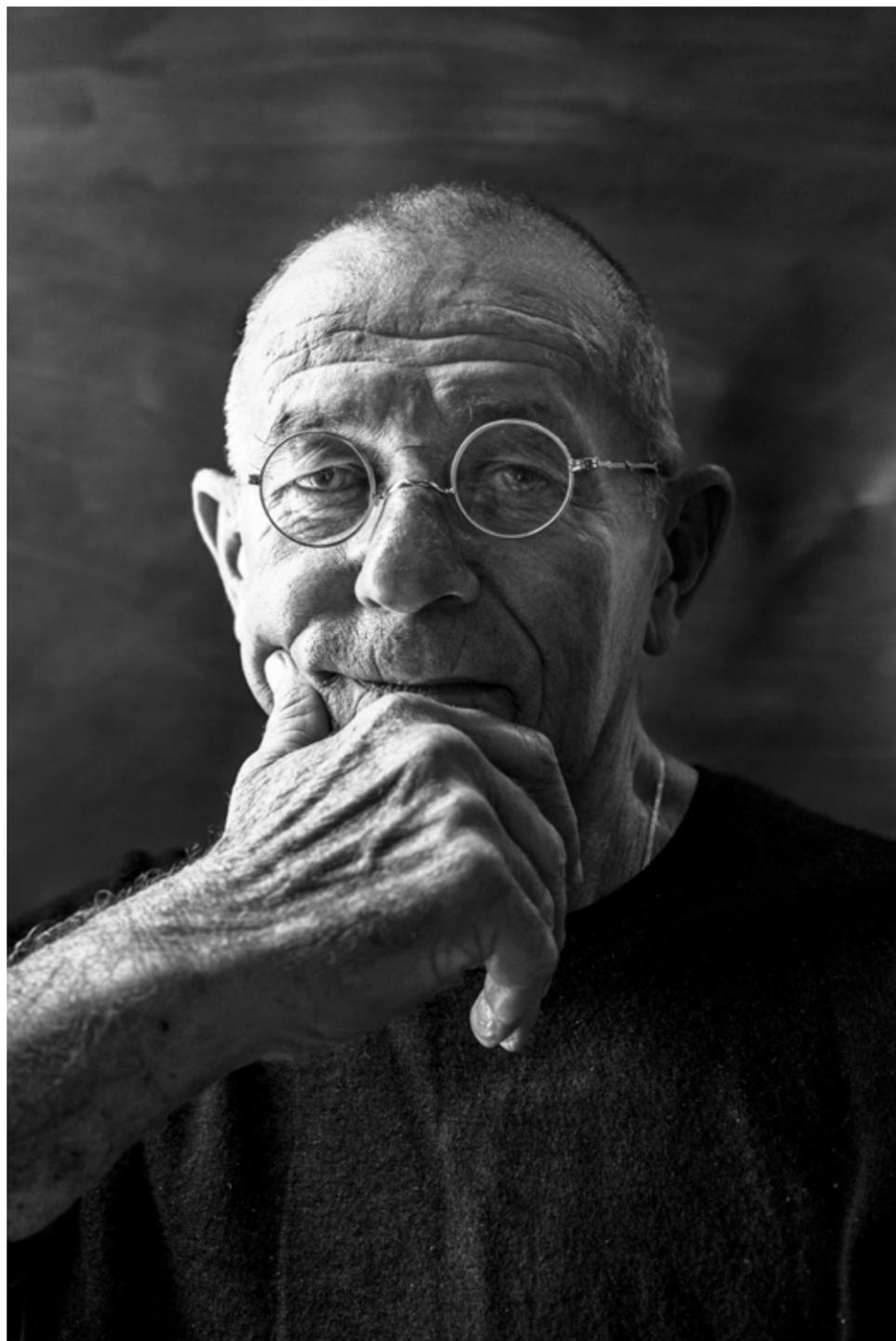
L'importance que vous accordez aux mots m'incite à croire que vous êtes un penseur. Or, vos œuvres d'art sont le fruit d'un travail assidu, alimenté par votre propre vécu. Votre processus créatif commence-t-il par la pensée, l'émotion ou l'action ?

Denmark : Tout a commencé par l'action, plus précisément par le fait de déchirer des notes obsolètes. Le moment « eureka ! » (le *Aha moment*, comme disent les Anglo-Saxons, soit le moment où l'on fait une découverte ou comprend enfin la solution d'un problème, Ndlr) et la réflexion conceptuelle ont suivi.

*C'est en escaladant
des montagnes
de vieux papiers
dans des décharges
que toutes sortes
d'émotions ont jailli
en moi.*

Œuvre de l'artiste composée
d'archives et de bois.





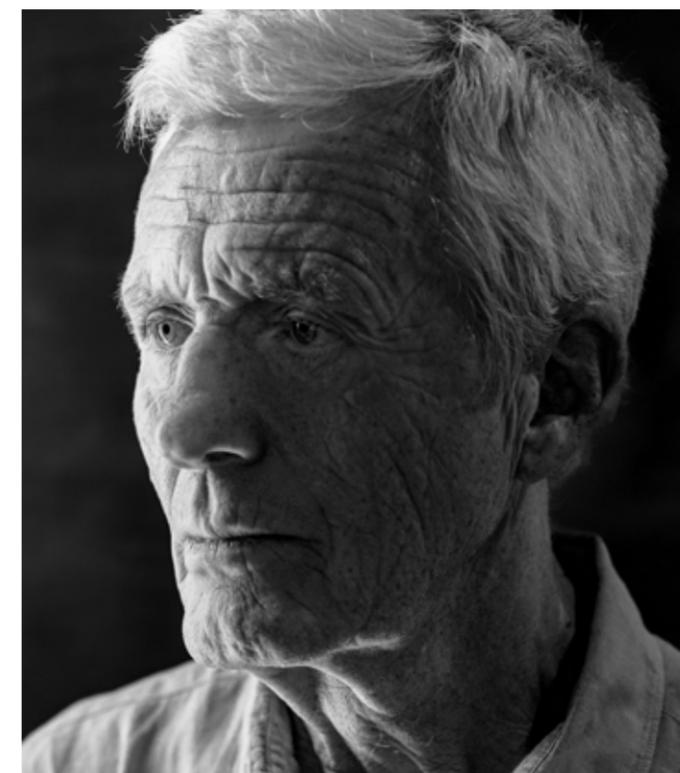
Denmark

Mais ensuite, au cours du processus de création, ce sont finalement mes émotions qui ont pris le dessus. C'est en escaladant des montagnes de vieux papiers dans des décharges que toutes sortes d'émotions ont jailli en moi. Un conteneur de papiers en provenance de Hoboken venait d'être déversé et j'ai été frappé par la vacuité des magazines people. Quand le conteneur venait de Schilde, j'étais immergé dans le monde pailleté de *Vogue* et de *Harper's Bazaar*. Mais le véritable sentiment « eureka ! », je l'ai eu lors de mon séjour à Paris en 1992. Un matin, à deux pas de mon atelier, j'ai trouvé par hasard trois énormes piles de magazines d'art soigneusement ficelées pour être collectées. Euphorique, j'ai traîné ce butin dans mon atelier et j'ai passé trois mois à chercher une œuvre qui remettrait en question tout le blabla du monde de l'art.

L'œuvre composée d'archives et de bois exposée dans notre bureau d'Anvers n'est pas seulement belle, elle symbolise aussi une réhabilitation du bois. Quelle est l'importance du message écologique dans votre travail ?

Denmark : Nous consommons un million de tonnes de papier par jour dans le monde. Il est certain que nous devons nous contenter de moins de papier et donc de bois, et il serait bien que les médias s'engagent davantage à faire passer le message. Il y a de la bienveillance dans mon engagement civique. Comme l'a si bien dit le philosophe Plotin au III^e siècle de notre ère : « s'élever au plus haut de soi-même, tendre vers l'Un, qui est beau, bon et pur. » Je pense aussi que le travail que j'ai réalisé il y a dix ans à la demande de Peter Adriaenssens et de ses collaborateurs répond à ces critères. Plusieurs milliers de dossiers de maltraitance infantile devaient alors être détruits. Je les ai découpés et comprimés dans cinq boîtes à munitions dont l'intérieur avait été préalablement tapissé d'un isolant feutré, comme pour atténuer la douleur de ces enfants. J'en ai poli la surface avec une ponceuse afin d'obtenir une sorte de marbre blanc dur comme la pierre, qui pour moi symbolise l'innocence originelle.

Il y a de la bienveillance dans mon engagement civique.



Filips De Fern



J'avais besoin de l'art pour surmonter mes traumatismes et faire le vide, mais être artiste, ce n'est pas la voie la plus facile.

Comme pour essayer de faire table rase de l'injustice subie, l'œuvre se trouve maintenant au Vertrouwenscentrum Kindermishandeling (Centre pour la protection des enfants contre les abus) à Louvain. Son message, c'est que les enfants peuvent y confier leurs secrets les plus intimes pour essayer de se libérer de leur douleur. J'ai donc appelé l'œuvre « Turning Pages » pour les encourager à tirer un trait sur leur passé et écrire un nouveau chapitre de leur vie.

Est-ce dans la douleur que l'on puise sa force ?

Denmark : Je le pense, oui. J'avais besoin de l'art pour surmonter mes traumatismes et faire le vide, mais être artiste, ce n'est pas prendre le chemin le plus facile. C'est peut-être la raison pour laquelle je suis tellement fasciné par les livres qui traitent de randonnée et d'alpinisme. Cette recherche du vide, c'est comme l'ascension en solitaire d'un alpiniste vers les sommets. Quand, à la fin de sa carrière, il sera parvenu à gravir d'innombrables faces nord, il devra se montrer reconnaissant envers tous ceux qui l'auront attendu au pied de la montagne. L'individualisme de l'artiste n'est finalement rien d'autre qu'une forme d'égoïsme qu'il doit transformer en gratitude à la fin de sa vie. Mais il ne peut le faire que moyennant la conscience de son propre « moi ». De même, vous ne pouvez trouver le vide qu'en acceptant la plénitude. C'est un paradoxe qui me fascinera toujours.



Musica Mundi *La musique, un choix de vie*

Damla, Sophie, Tarik, et tous les autres encore.
Ils ont entre 10 et 18 ans et proviennent des quatre
coins du monde, mais ils ont un point commun :
la musique. Ils vivent pour et par cette dernière
à la Musica Mundi School à Waterloo.

*L'école Musica Mundi
permet de combiner une
formation générale
et musicale de qualité.*



La Belgique comme centre d'excellence

Jusqu'en 2018, il n'existait pas en Europe occidentale d'école pour les musiciens de très haut niveau au cours de leur adolescence. Ces derniers devaient donc poursuivre leur formation académique classique, tout en continuant leur apprentissage musical sur le côté. Un exercice particulièrement compliqué pour des jeunes qui aspirent à une carrière musicale. La création de l'école Musica Mundi – un internat en réalité – leur permet désormais de combiner les deux. Avec cette école All Steinway d'enseignement Cambridge, Hagit et Leonid veulent proposer le meilleur à leurs élèves. Ils mettent ainsi le meilleur matériel possible à leur disposition, par exemple uniquement des pianos Steinway, mais prévoient aussi un apprentissage régulier avec des maîtres musiciens mondialement reconnus, tout en dispensant une formation générale de qualité. L'avantage de l'enseignement Cambridge, c'est la flexibilité pour les élèves qui peuvent se concentrer sur leurs matières préférées. À 18 ans, ils en sortent avec un diplôme de l'enseignement secondaire et un solide bagage musical leur permettant de poursuivre leur voie.

Un appel providentiel

Situé sur le Domaine de Fichermont à Waterloo à quelques pas du célèbre lion, cet internat occupe un ancien monastère, aujourd'hui désacralisé. Le bâtiment fut construit en 1927 comme lieu de paix sur le champ de bataille de Waterloo. Une école dans un couvent, comment est-ce possible ? « Ce fut un miracle », témoigne Hagit. « Nous nous battions depuis des années pour ouvrir une école et un beau jour, l'Église nous a contactés en nous proposant un bail emphytéotique de 99 ans afin d'y créer notre école. Après neuf mois intenses de travaux de rafraîchissement, nous ouvrons les portes de l'école à 25 élèves. »

La musique au cœur de l'apprentissage

Intégrer la Musica Mundi School est un choix et un privilège réservé aux musiciens talentueux de 10 à 18 ans. Ils doivent donc passer une audition pour pouvoir bénéficier de cet enseignement. L'équipe évalue à la fois leurs compétences musicales et académiques, mais aussi leur personnalité. En effet, outre le talent, il faut faire preuve de discipline, d'implication et de persévérance, voire d'indépendance. Hagit confirme : « Certains quittent donc leur famille et leurs amis à l'âge de 10 ans pour rejoindre cet internat de l'autre côté du globe. D'autres n'entendent parler de l'école qu'à 16 ans, mais ils sont les bienvenus également. L'essentiel : le talent et la volonté de poursuivre une carrière musicale. »

La musique est en effet au centre de leur formation. Chaque élève reçoit deux heures de cours individuel par semaine de son instrument principal, mais aussi une heure de piano. À cela s'ajoutent encore la théorie musicale, l'harmonie, l'histoire de la musique, la direction de l'orchestre, la composition, la musique de chambre, la chorale, et minimum 3h par jour d'entraînement individuel avec son instrument. Il lui faut également répéter pour les différents concerts prévus pendant l'année. Et bien sûr les cours académiques, par exemple les mathématiques et les sciences. Vous l'aurez compris, ces jeunes prodiges n'ont guère le temps de s'ennuyer.

*L'essentiel
pour les
candidats :
le talent
et la volonté
de poursuivre
une carrière
musicale.*

L'harmonie dans la diversité

Cette année, l'école rassemble 42 élèves, issus de 22 pays et de milieux différents, parlant souvent une autre langue, jouant des instruments distincts (piano, violon, violoncelle, alto, harpe et hautbois) et ayant jusqu'à 8 ans d'écart. Comment une telle diversité peut-elle fonctionner ? C'est en réalité assez simple, car ces enfants ont une passion commune : la musique. Un enfant qui arrive à l'école sans connaître l'anglais, la langue de l'école, va

bien sûr bénéficier de cours plus poussés, mais il va surtout très vite être intégré par ses camarades. Notamment grâce à la musique de chambre qui leur demande de s'accorder en duo, trio, quatuor, etc. Ce joyeux mélange crée aussi une émulation collective. Les enfants vivent ensemble au quotidien, ils se voient travailler et progresser, se soutiennent et s'encouragent mutuellement. Bref, ils partagent leurs joies et leurs peines, et se créent une nouvelle famille à l'école.

Un tel apprentissage présente toutefois un coût très important pour les familles. Aussi il est très

fréquent que ces jeunes musiciens bénéficient d'une bourse plus ou moins partielle. Ce fonctionnement n'est possible que grâce à des mécènes privés et tient particulièrement à cœur à Hagit : « Il est pour nous hors de question de refuser un élève pour des raisons financières. Nous trouvons toujours une solution. D'autant plus qu'une fois que les enfants sont à l'école, les différences de milieu se gommant, car ils ont le même objectif de vie. »

Des musiciens passionnés de pédagogie

Hagit Hassid-Kerbel et Leonid Kerbel, respectivement israélienne et ukrainien, mais surtout pianiste et violoniste, vivent en Belgique depuis 1988. Alors qu'ils étaient encore tous deux en formation, Hagit a suivi son mari à Bruxelles pour que ce dernier poursuive son apprentissage pendant un an avec un musicien qui vivait en Belgique. Ils y ont trouvé une nouvelle patrie qui les a accueillis avec chaleur. Les années ont passé et ils s'y sont durablement installés. Ils partagent aujourd'hui ce foyer d'adoption avec de nombreux enfants tout aussi passionnés de musique. La pédagogie est un élément important de leur parcours. Aussi, en 1999, il ont lancé le Festival Musica Mundi. C'est finalement en 2018 qu'ils ont créé l'école dont ils rêvaient depuis 2001 déjà. Comme aime le dire leur fils, le festival et l'école sont le frère et la sœur qu'il n'a jamais eus. Cette année, 42 élèves musiciens ont pris leurs quartiers à Waterloo. Une 5^e année d'aventures musicales pour Hagit et Leonid avec ces virtuoses issus d'Albanie, d'Allemagne, d'Australie, de Belgique, de Bulgarie, de Biélorussie, de Chine, du Chili, d'Espagne, de France, d'Italie, d'Israël, du Japon, du Kazakhstan, de Malaisie, de Norvège, des Pays-Bas, de Pologne, de Russie, de Slovénie, de Turquie ou encore d'Ukraine.





Un air digital

Au cours de la deuxième année de vie de cette école, cette dernière fut toutefois confrontée à un problème de taille : la crise sanitaire. Lors du confinement en 2020, l'école a dû fermer physiquement ses portes et les élèves sont rentrés dans leurs familles. Ces dernières étaient en effet effrayées par l'image donnée par les médias de la Belgique qui avait le taux de mortalité le plus élevé. Mais quelques jours avant le confinement, Hagit et son mari trouvaient déjà une solution. Alors que personne ne parlait à l'époque de cette application, l'école a donc acheté des licences professionnelles de Zoom afin que les professeurs puissent donner cours en ligne à leurs étudiants. Et puis les enfants sont progressivement revenus.

En juillet, Hagit a de nouveau dû trouver une alternative pour le Festival Musica Mundi, un stage d'été de deux semaines qui rassemble normalement chaque année une septantaine de jeunes prodiges. Hors de question pour l'école de l'annuler. Après avoir contacté toutes les autorités, Hagit a reçu l'autorisation de l'organiser quand même :

« Nous avons vécu dans notre bulle de 50 personnes pendant 10 jours. Le plus étrange fut pour les élèves de jouer devant une salle vide, mais heureusement nous avons pu organiser une diffusion en live sur Internet avec la présence de chaînes de télévision. »

La crise sanitaire a toutefois eu un petit impact sur la croissance de l'école l'année d'après. Des élèves qui étaient inscrits ont annulé leur venue. Mais cela a aussi créé de nouvelles opportunités : tous les concerts sont désormais diffusés en live sur Internet, offrant à ces jeunes talents une scène mondiale. Et c'est d'ailleurs grâce à cela qu'un enfant chilien a découvert l'existence de l'école. Il est aujourd'hui assis sur les bancs aux côtés de ses camarades.

Ces enfants partagent leurs joies et leurs peines, et se créent une nouvelle famille à l'école.

Bientôt dans votre salle de concert préférée ?

Toute l'équipe de Musica Mundi se démène au quotidien pour aider chaque enfant à poursuivre son rêve. Et cela paye ! Plusieurs étudiants ont terminé leurs études au cours des deux dernières années, et ils ont été acceptés dans les plus prestigieuses conservatoires et écoles de musique. Leur carrière est lancée, rendez-vous dans quelques années.

Plus d'informations : www.musicamundischool.org

Les Lumières

Après avoir marqué de son empreinte la marque de design Serax des années durant, Marie Michielssen sort de l'ombre avec sa propre collection de meubles. Nous l'avons invitée à une visite guidée de notre siège à Anvers et lui avons demandé de nous indiquer son œuvre favorite. Récit d'une procession débouchant sur un échange philosophique autour de l'authenticité, la durabilité et la recherche d'intemporalité.





Ellipse, luminaire suspendu, création de Nathalie Dewez.

*La beauté
m'apporte
du réconfort.
Elle réchauffe
l'âme.*

Depuis sa rénovation, notre bâtiment historique situé Jan Van Rijswijkklaan abrite une vaste collection d'objets d'art et de design. Avec l'idée d'interaction enrichissante entre valeurs sûres et jeunes talents, nous avons demandé à Marie Michielssen de choisir son œuvre préférée. La designer arrive pile à l'heure au rendez-vous. Habitante à deux pas, elle a bravé la circulation dense à vélo. Mais une fois les pinces à pantalon enlevées, la créatrice prend le pas.

Concentrée, elle profite des lieux et, au cours de la visite, s'arrête régulièrement pour regarder de plus près l'une ou l'autre œuvre d'art. La nostalgie dans ses yeux trahit sa sensibilité d'artiste que ses mots confirment. « Pour moi, la beauté apporte du réconfort, elle réchauffe l'âme. Tout ici est si raffiné et a été choisi avec le souci du détail. Les pièces anciennes et modernes se côtoient en harmonie. Cet agencement délibéré crée une interaction symbiotique entre les œuvres d'art et les objets de design. Cet effet est renforcé par un choix sophistiqué de textiles et de matériaux tactiles. Il en résulte que chaque pièce dégage une sensation de chaleur et de confort. Ma passion a toujours été de créer une ambiance dans chaque intérieur. Pas étonnant qu'une visite de ce magnifique bâtiment mette tous mes sens en émoi », indique Marie Michielssen, avant de poursuivre sa visite.



La recherche de la durabilité s'inscrit dans le prolongement de ma quête d'authenticité.

Elle aussi a conçu des luminaires pour Serax, mais principalement en expérimentant le papier mâché. « Je pense que Nathalie et moi aimons toutes les deux travailler les formes et leurs interactions, mais son style est un peu plus rigide que le mien. J'ai tendance à travailler plus intuitivement. D'où mon amour pour le papier mâché. Il a quelque chose de naïf et d'artisanal. » Si Marie Michielssen peut se prévaloir de plus de 30 années d'expérience, elle ne se sent pas particulièrement bien placée pour donner des conseils à un jeune talent comme Nathalie Dewez. « Elle a une signature magnifique et ses créations transcendent l'intemporalité. En fin de compte, c'est aussi ce à quoi j'aspire. C'est pour cela que je suis sortie de l'ombre avec ma propre collection de meubles. Ainsi, je peux concevoir des produits faits pour durer. Comme une table ou une armoire qui se transmet de génération en génération. Des grands-parents aux parents, puis aux enfants. La recherche de la durabilité s'inscrit dans le prolongement de ma quête d'authenticité et de mon amour de l'artisanat. Je me laisse guider par mes sentiments, et j'espère ainsi embellir la vie des gens. Tout comme la lampe de Nathalie Dewez m'a touchée, je veux en faire de même pour les autres. »

Ou comment prendre le terme les « Lumières » – courant intellectuel fondé sur la raison pour lutter contre l'obscurantisme – au pied de la lettre.

Peu après, un luminaire suspendu au-dessus d'une table de réunion attire son attention. Lorsqu'elle apprend qu'il s'agit d'une création de Nathalie Dewez, ses yeux se mettent à pétiller. « J'ai déjà pu voir plusieurs de ses créations fortes par le passé. Je n'ai pas fait le rapprochement immédiatement, mais cette lampe porte effectivement sa signature », songe Marie Michielssen, en étudiant attentivement le design. « Au premier coup d'œil, j'ai pensé à un cercle, mais la lampe pendrait au-dessus de la table comme une cloche de verre et bloquerait la vue. Je suppose que c'est pour cela qu'elle a opté pour une forme elliptique. Le pliage asymétrique crée également un reflet qui renforce la tension entre la texture mate et brillante. » Marie Michielssen est clairement sous le charme de cette création et nous confirme avoir trouvé son œuvre préférée.



Qui est Nathalie Dewez ?

Diplômée en 2001 de La Cambre Arts Visuels à Bruxelles, le design de Nathalie reflète une passion pour les formes sculpturales et les savoir-faire de qualité.

Sensible à la dualité entre le matériel et l'immatériel qui caractérise ces produits, elle a commencé par développer de nombreux appareils d'éclairage, en restant toujours attentive tant à la fonction et à la qualité de la lumière qu'à la présence plastique de l'objet éteint.

Son travail s'étend aujourd'hui du petit objet à l'installation monumentale, de la pièce unique au produit industriel. Elle dessine des appareils d'éclairage, mais aussi des objets, du mobilier ou des pièces plus sculpturales, et intervient également comme consultante en éclairage. Son travail se signale par une rigoureuse économie de moyens, travaillant à partir d'un minimum de composantes matérielles aisées à mettre en œuvre.

En 2011, elle reçoit le Prix Design de la Fondation Pierre Bergé et est élue, la même année, Designer belge de l'année. Certaines de ses pièces iconiques seront récompensées et rejoindront des collections de renom tel le Centre National des Arts Plastiques (CNAP).

La présence de Nathalie Dewez à de nombreux salons et expositions lui a permis de collaborer avec des bureaux d'architecture tel Archi2000 ou des éditeurs comme Ligne Roset, Vervloet et Habitat.



Les profils... de ski chez Delen Private Bank

Bronzés ou pas, les banquiers font du ski, eux aussi ! Même si certains déclinent l'invitation des cimes enneigées, préférant notamment la montagne en été, Delen Private Bank compte dans ses rangs des collaborateurs qui ne dérogent pas à la règle des sports d'hiver.

Parmi eux, des fans de poudreuse, des motivés du cardio, des adeptes de terrasses ensoleillées, des parents fiers, des accros aux statistiques ou encore des puristes de virages coupés. À la ville comme à la neige, chacun a son tempérament, son profil de ski en quelque sorte. Tout schuss vers les aspirations, conseils et ressentis de nos collaborateurs skieurs.

Le plaisir d'enchaîner les bosses et la satisfaction d'un challenge réussi.

- Laurent del Marmol, Estate Planning

Profil motivé

À priori, le mot « vacances » rime avec repos, mais pas pour tous ! Certains emportent leur réveil afin de s'assurer d'être les premiers à s'élancer sur la neige fraîchement damée qui crisse sous les spatules, alors que la plupart des skieurs s'étirent encore en bâillant devant leur bol de chocolat chaud.

Cédric van de Putte, collaborateur du département Finance, fait partie de ceux-là. Au départ des remontées mécaniques avant leur ouverture, il apprécie également la dernière descente alors que les pistes ferment et que le soleil tire sa révérence. Un sentiment de plénitude et de satisfaction d'avoir profité au maximum d'une belle (et longue) journée de ski. Ses enfants ont bien évidemment aussi été à bonne

école (de ski), sur les lattes du matin au soir... Au point de s'être déjà endormis sur les télésièges en fin de journée.

Profil expert

Les skieurs expérimentés affectionnent souvent les pistes *challenging* comme ils disent. Plus elles sont pentues et ignorées des dameuses, mieux c'est. Ils évoquent à tour de rôle des pistes mythiques telles que le Pas de Chavanette (ou « Mur suisse ») à Champéry, le Tunnel à l'Alpe d'Huez ou encore la Face de Bellevarde à Val d'Isère. Mais pourquoi s'infliger tant de difficulté ? « Pour l'adrénaline » répond **Félix Teichmann** du département Fiscalité, ce à quoi **Laurent del Marmol** de l'équipe Estate Planning ajoute « pour le plaisir d'enchaîner les bosses et la satisfaction, voire une pointe de fierté, d'un challenge réussi ». Cela semble en effet assez grisant d'être capable de dompter les pistes noires.

Profil carving

L'invention du ski parabolique dans les années 1990 a considérablement bouleversé l'univers alpin, tant au niveau du matériel que de la technique. Plus larges au niveau de la spatule et du talon, les skis paraboliques permettent de *carver*. Exit le virage « dérapé » en mode « (planter du) bâton - flexion - extension ». Place au virage « coupé » en sollicitant au maximum les carres du ski.

Certains collaborateurs admettent skier encore « à l'ancienne », c'est-à-dire bottines serrées, pour une question de style jugé plus élégant ou à défaut d'avoir appris à skier autrement. Or nos collègues *carveurs* sont unanimes : outre la précision et le contrôle, le *carving* procure une sensation d'accélération en sortie de courbe sans pareille. **Reinout Vranckx** de l'équipe commerciale conseille de s'essayer au carving « sur une piste rouge, pas trop pentue ni trop fréquentée, mais suffisamment large pour avoir un maximum d'amplitude ».

Profil ski de rando

Ascension en marchant skis aux pieds et descente en hors-piste, c'est la combinaison gagnante pour les amateurs d'espaces vierges. Ceci moyennant une solide condition physique, une bonne technique de descente sur des pistes non préparées au passage de skieurs, et idéalement un guide. Sans oublier un matériel adapté dont des peaux de phoque, ces bandes de tissu synthétique anti-recul fixées sur la semelle des skis.

Toon Hufkens de l'équipe Digital Marketing est un inconditionnel du ski de randonnée et des légendaires « itinéraires » de Verbier. Bien que non damés, ils sont balisés et, pour la plupart, sécurisés grâce à un service de minage d'avalanches. Malgré tout, c'est toujours équipé de son kit anti-avalanche – un détecteur de victimes d'avalanche, une pelle, une sonde et un sac à dos airbag – que Toon part à l'assaut de ses routes préférées : Stairway to Heaven et Backside Mont-Fort. Quoi de mieux que l'or blanc en guise de récompense d'un effort physique intense ?

Profil gemütlich

Les collaborateurs du nord du pays sont particulièrement friands de l'Autriche pour sa *Gemütlichkeit*, un doux mélange de convivialité et d'authenticité. Il y fait bon vivre... ou plutôt skier, se restaurer et loger à des prix corrects dans des infrastructures à taille humaine où on est accueilli « comme un hôte, et non comme un numéro », souligne **Yannick Vandecapelle** du département Data, Analytics & Reporting. « Des hôtels familiaux, cosy, où l'on se sent comme à la maison et dont les propriétaires sont souvent des familles au service d'autres familles. »

Le Tyrol a aussi les faveurs de **Reinout Vranckx**, habitué de stations telles que Sölden et Seefeld. Après-ski et *wellness* font partie de son rituel autrichien. Son retour en station est en effet réglé comme une horloge : quelques bières et shots de Poire Williams, puis détente au sauna et à la piscine de l'hôtel, avant le dîner. *Und dann früh ins Bett !*

Profil snowboard

Certains ont troqué, pour la plupart à l'adolescence, les skis contre la planche, jugée plus *cool*. Les snowboarders s'accordent tous sur la sensation de *freedom* (comme ils disent) qu'elle leur procure. **Benjamin van Koolwijk** de l'équipe Vidéo a déjà usé sa planche sur les sommets à travers le monde. Selon lui, l'Europe demeure le meilleur spot de snow, devant les États-Unis et la Nouvelle-Zélande. Et les faux-plats ? Même pas rédhibitoires pour celui qui dit ne faire qu'un avec sa planche. En effet, il aurait développé sa propre technique pour avancer sans devoir déchausser, en se déplaçant « comme un pingouin ». On demande à voir !

Profil ultra-flexible

Choisir, c'est renoncer. Mais cela, ce n'est pas une option pour **Stephanie De Groof** de l'équipe commerciale. Initiée aux plaisirs de la glisse dès son plus jeune âge dans le porte-bébé avec son papa, Stephanie alterne ski, snowboard et monoski au gré de ses envies au cours d'un même séjour : « Le ski, c'est pour la vitesse, le snowboard pour le lâcher-prise, et le monoski pour le tempo quand on enchaîne les petits virages ». À cette nuance près qu'en monoski, à l'inverse du ski, tout virage s'initie en mettant son poids sur la jambe en amont. De quoi s'emmêler les bâtons !

*Le ski, c'est pour la vitesse,
le snowboard pour le
lâcher-prise et le monoski
pour l'enchaînement
des petits virages.*

- Stephanie De Groof, Équipe commerciale



Profil tribu

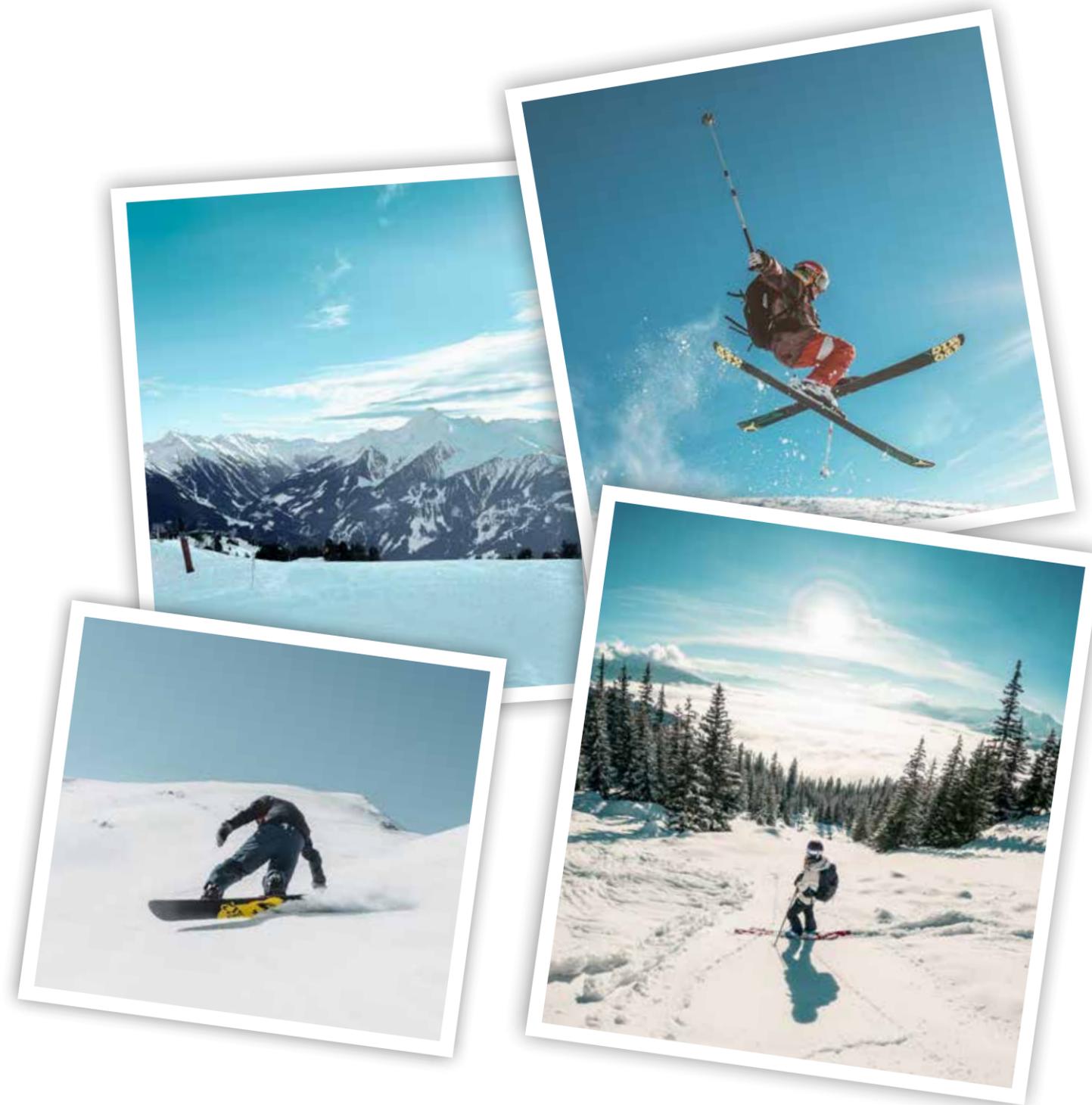
Un séjour à la montagne, c'est aussi l'occasion de profiter de précieux moments en famille. Quand les enfants sont petits, il y a certes la contrainte des cours de ski. Mais vient ensuite le plaisir de skier librement avec eux jusqu'au jour où... leur technique supplante celle de leurs parents. **Yves de Dorlodot** de l'équipe commerciale évoque ce moment avec justesse : « Ça fait un peu bizarre, mais en réalité, on est super fier ». Les enfants grandissant, la dynamique change. Quand plusieurs familles partent ensemble, les ados skient alors davantage entre eux, mais il y a toujours des moments où tous se retrouvent. Le ski a cette rare vertu de se décliner en famille et entre amis, toutes générations confondues.

Le ski se décline en famille et entre amis, toutes générations confondues.

Caroline Van der Veken de l'équipe commerciale a connu aussi ce moment où ses grands ados ont préféré partir de leur côté, avec leurs copains... pour se raviser l'année suivante et réintégrer la troupe, se disant que finalement « ce n'est pas si mal, le ski avec les parents ». Son challenge : maintenir son niveau de ski pour continuer à les suivre sur les pistes. Chaud devant... ou plutôt derrière !

Et tous les autres...

Évidemment, il y a encore bien d'autres profils. En effet, il y a aussi ceux qui skient... un peu, mais qui préfèrent surtout cocooner au coin du feu, déguster des repas montagnards en altitude, papoter relax sur les remontées mécaniques, pique-niquer les fesses dans la neige ou encore se laisser ambiancer, bottines aux pieds, sur le dancefloor de la Folie Douce. Et vous, quel est votre profil de ski ?



Les joies de la glisse en ski et en snowboard.

La connexion dans la déconnexion

Ils nous parlent tous de nature, de calme, de paysages et de... déconnexion. Pourtant, ils avouent enlever les moufles pour scroller de temps à autre sur l'écran de leur smartphone. Nos skieurs connectés recommandent notamment ces applications dédiées au ski :



Snoww enregistre vos statistiques (vitesse, distance parcourue, dénivelé, calories dépensées, etc.) et compare vos performances avec celles de vos amis. Elle permet aussi de partager des photos avec les autres utilisateurs.



Peak Finder AR identifie les sommets qui vous entourent partout dans le monde, grâce au GPS et à l'appareil photo de votre smartphone.



Bergfex/Ski propose un large panel d'informations sur les stations en Europe dont leur plan des pistes, leurs prévisions météo, ainsi que l'accès à leurs webcams pour juger des conditions d'enneigement en temps réel.

Chant d'Éole *Bulles Belges*

Avec le titre de meilleures bulles du monde, le Domaine du Chant d'Éole a placé la Belgique sur la carte internationale du vin. Hubert Ewbank, CEO de l'entreprise familiale, entrevoit dès lors l'avenir avec beaucoup de confiance. Un entretien au cours duquel l'homme évoque ses objectifs à long terme, la diversification du domaine et l'investissement qu'il représente pour les générations suivantes.

Votre famille est active dans l'agriculture depuis des siècles. D'où vous est venue l'idée de créer un domaine viticole ?

Hubert Ewbank : En 2010, nous avons été contactés par une famille de viticulteurs de Champagne qui nous a fait une offre pour acheter nos terres. Comme nous ne voulions pas vendre, nous avons proposé une collaboration. L'idée de créer un vignoble nous séduisait et ils disposaient de l'expertise nécessaire. Au fil du temps, nous avons racheté leurs parts et aujourd'hui, le Domaine du Chant d'Éole appartient à 100 % à notre famille.

Après cinq années, le temps était venu de lancer les premières bouteilles « Bulles Belges ». Pourquoi avez-vous opté pour ce nom ?

Hubert Ewbank : Bien que notre sol soit composé de la même pierre calcaire que celle que l'on trouve en Champagne et que nous vinifions avec la même méthode traditionnelle, nous ne sommes pas autorisés à utiliser le terme « Champagne ». Et comme les mousseux ont une connotation péjorative, nous avons inventé le nom Bulles Belges.

La demande de l'étranger est forte, mais nous donnons la priorité à nos clients belges.

Entre-temps, vous avez étendu votre gamme grâce à l'Elixir Saint Georges et à l'Éole Belgian Spritz. Vous produisez aussi sur le domaine des produits cosmétiques à base de pépins de raisin et de molécules extraites de la vigne et du vin. Par ailleurs, vous organisez des visites, vous avez un restaurant situé au milieu des vignes ainsi que plusieurs salles de séminaires ou spectacles. En quoi cette diversification est-elle importante ?

Hubert Ewbank : La marque de produits cosmétiques Maison Éole est le résultat d'un changement de cap radical effectué par mon épouse. Chant d'Éole lui fournit les matières premières, mais pour le reste, ma femme gère sa propre entreprise. Les autres activités relèvent de l'œnotourisme. Au début, ce n'était pas seulement important pour notre notoriété, c'était carrément vital d'un point de vue financier, car il a fallu attendre cinq ans avant d'obtenir notre première récolte. Pour compenser, nous avons dû chercher d'autres sources de revenus et je peux affirmer aujourd'hui que nous y sommes parvenus. En 2023, nous attendons environ 100 000 visiteurs. Et ce serait formidable si un jour Maison Éole, à l'instar de Caudalie en France, pouvait ouvrir un spa au milieu des vignes. Mais nous devons d'abord consolider nos acquis et concentrer nos efforts sur le vignoble.

Tant au Concours du Meilleur Chardonnay du Monde en France qu'au Trophée international en Allemagne, en passant par le Mondial du vin et d'autres concours internationaux, Chant d'Éole a remporté l'or. Quelle est l'importance de cette reconnaissance ?

Hubert Ewbank : Ces distinctions sont extrêmement importantes pour nous. La plus belle récompense fut cependant notre victoire en Suisse où, parmi 260 champagnes et 500 cavas, proseccos et crémants, nous avons été distingués comme étant le domaine produisant les meilleures bulles au monde. Ceci a marqué un tournant non seulement pour Chant d'Éole, mais aussi pour d'autres domaines viticoles de notre pays, car pour la première fois, la Belgique était reconnue comme un pays produisant de grands vins.

Le changement climatique et le succès croissant des vins de climat froid ont-ils contribué à ce que la Belgique puisse se profiler comme un pays viticole ?

Hubert Ewbank : Une combinaison de facteurs est en effet à l'œuvre. Les conditions climatiques caractérisant actuellement notre pays sont celles qui prévalaient en Champagne il y a trente ans. Par ailleurs, la demande de vins du nord est en croissance, car les gens préfèrent des vins frais, plus légers et moins alcoolisés que les vins du sud.

Quelle est la capacité du domaine et combien de bouteilles sont vendues à l'étranger ?

Hubert Ewbank : Bien que notre domaine compte 42 hectares, nous ne pouvons produire que 200 000 bouteilles par an, car une partie de nos vignes n'est pas encore à maturité. Nous sommes dès lors confrontés à de longues listes d'attente et tous les millésimes sont réservés jusqu'en 2027. 90 % de nos bouteilles sont vendues en Belgique. La demande de l'étranger est forte, mais nous donnons délibérément la priorité à nos clients belges. Les 10 % restants sont envoyés à des restaurants étoilés au Japon, en France, aux États-Unis, à Saint-Barthélemy, en Finlande et en Suède. Lorsque les derniers pieds de vigne plantés auront atteint leur maturité en 2029, nous pourrions produire 600 000 bouteilles. Cela peut paraître beaucoup, mais vu la réputation de nos vins, la demande ne devrait faire que croître. Nous ambitionnons de produire un million de bouteilles d'ici 2035 !



*Nous voyons Chant d'Éole
comme un investissement pour
les prochaines générations.*



L'année dernière, vous avez annoncé un nouveau partenariat avec Barwal, une jeune entreprise wallonne proposant une alternative locale aux fûts de chêne français. Vous accordez une grande importance à la production locale ?

Hubert Ewbank : C'est la première fois que du bois de Wallonie est utilisé pour fabriquer des barriques de vin. Actuellement, la finition est encore assurée par une tonnellerie située en Champagne, mais l'intention est de transférer à terme cette activité à Namur. Il en va de même pour notre restaurant et l'exploitation de notre salle des fêtes, je tente autant que possible de nouer des collaborations avec d'autres entreprises belges pour mettre en avant le savoir-faire belge.

Chant d'Éole est une entreprise familiale. Comment se passe la collaboration ?

Hubert Ewbank : Le plus jeune frère de mon père est associé dans cette aventure, mais je le considère plutôt comme le sage de la famille, qui me conseille et qui m'assiste. Nous nous entendons très bien et nous sommes très complémentaires. Le domaine appartenant totalement à la famille, nous pouvons réfléchir à long terme. Mon oncle a six petits-enfants et j'ai moi-même trois enfants. Nous voyons dès lors Chant d'Éole comme un investissement pour les prochaines générations. Nous avons démarré en 2010, mais nous n'attendons les premiers dividendes que vers 2035. Il est possible que nous investissions encore dans d'autres activités, dans une optique de diversification de notre entreprise viticole et agricole. La question qui se pose maintenant, c'est de savoir comment la prochaine génération va collaborer. Pour nous y préparer, nous planchons sur une charte familiale afin que l'avenir soit assuré. Nous ne considérons pas les terres de nos ancêtres comme un patrimoine susceptible d'être vendu, mais comme un héritage passant de génération en génération. La grande différence avec les générations qui nous ont précédés, c'est que le commerce du vin est plus passionnant que la vente de betteraves et de céréales. Nous sommes dès lors convaincus que les prochaines générations vont s'amuser et développer le domaine.





L'interaction sociale, *source d'énergie intarissable*

« On va prendre un café ? ». Voilà une des questions fréquemment posées sur le lieu de travail. Et à raison, car elle signifie en fait : « Comment vas-tu ? » ou « On va papoter un peu ? ». Un moment précieux pour recharger ses batteries, nouer des liens avec les collègues, voire arrondir les angles.

Chez Delen Private Bank, ces conversations informelles sont importantes car elles contribuent au bien-être et à la motivation de chacun, ce qui se ressent inévitablement dans le contact et la qualité du service donné aux clients. Tout est donc aussi pensé de sorte à créer une dynamique humaine positive.

L'aménagement des espaces de travail

Si vous connaissez la Banque, vous n'ignorez pas l'attention particulière accordée à l'aménagement des salons. Mais les espaces de travail réservés aux employés sont, eux aussi, mûrement réfléchis. Ils accueillent les technologies les plus modernes sur le plan ergonomique (acoustique des plafonds, renouvellement de l'air, lumière douce, etc.), mais il y règne aussi une ambiance conviviale et familiale qui favorise l'interaction sociale. Les grands open-spaces sont ainsi divisés en « tables » réunissant les chargés de relation et leur assistant(e) afin d'entretenir l'esprit d'équipe et faciliter la communication. Dans certains sièges, un espace de détente est également prévu pour fêter un événement ou mettre au défi un collègue derrière une table de ping-pong ou un kicker.

Autour de la table

« La table, c'est l'endroit de détente et de convivialité par excellence », assurait le chef étoilé Bernard Loiseau. C'est dans cet esprit que plus de 200 collaborateurs déjeunent quotidiennement dans le réfectoire du siège d'Anvers. On s'installe autour de grandes tables par équipes... ou pas, car c'est aussi l'occasion parfaite pour apprendre à (mieux) se connaître. Le tout dans une ambiance chaleureuse, comme à la maison, avec une corbeille de pain et de la pâte à tartiner au centre de la table.

Les cuisines équipées des autres sièges traduisent la même volonté. On y déjeune ensemble à midi plutôt que de vaquer à ses occupations, chacun de son côté. On discute de tout : le récit de ses vacances, le 1^{er} jour d'école de son enfant, l'entrepreneur qui se fait attendre. Ah, si les murs pouvaient parler...

Citron et gingembre

Les « coins cuisine » sont eux aussi empreints de la « touche Delen ». Sur le plan de travail : une planche à découper, du citron vert et quelques racines de gingembre pour aromatiser sa boisson en mode détox ; une corbeille de fruits pour le côté *healthy*. Et quelques friandises pour... le plaisir. L'air de rien, ces « coins cuisine » sont de redoutables salles de réunion où s'échangent des informations professionnelles qui ne circuleraient probablement pas autrement.

Bien sûr, il y a aussi les petites attentions qui font beaucoup, comme ce marchand de glace ambulante qui crée la surprise en débarquant sur le parking pour refroidir les esprits par temps de canicule. On lâche alors le Bic (ou la souris) le temps d'un cornet de glace à déguster dans une ambiance bon enfant.

L'affaire de chacun

Outre certains jalons posés par l'employeur, l'émulsion sociale relève aussi d'une démarche collective. À chacun d'aller vers l'autre et de contribuer à une ambiance de travail chaleureuse et productive. Apporter quelques croissants à l'occasion de son anniversaire fait, par exemple, très bien l'affaire. Tout comme un geste, une tape sur l'épaule, un compliment. Et un peu d'humour aussi ! Delphine Ortmans, collaboratrice des Ressources Humaines, résume bien cet état d'esprit : « On peut faire un travail sérieux sans se prendre au sérieux ». Tout l'art de joindre l'utile à l'agréable.

*Les « coins cuisine »
sont des espaces
de réunion aussi
informels qu'efficaces.*

*Se réunir autour d'un cornet de glace,
un moment convivial et agréable pour tous.*



Zoom sur un siège Delen

*Un projet
durablement
moderne à Knokke*



L'objectif : un bâtiment moderne, respectant les nouvelles normes environnementales dans une zone en plein essor.

Chez Delen Private Bank, nous nous efforçons de réserver le meilleur accueil possible à nos visiteurs. Nous soignons l'aménagement de nos sièges afin de créer une atmosphère confortable et chaleureuse. Cette touche Delen est présente dans différents types de bâtiments : des espaces de bureaux en location ou des maisons de maître chargées d'histoire.

À Knokke, la Banque loue actuellement ses bureaux, mais elle s'est lancée dans un nouveau projet de construction. Il faudra toutefois patienter jusque fin 2024, voire début 2025, pour son ouverture. En attendant, nous vous dévoilons ses prémices.

Revalorisation de l'avenue des Nations

La Banque envisageait déjà depuis un certain temps de s'implanter durablement à Knokke, mais ce type de recherche est souvent un travail de longue haleine. En 2020, nous avons pris connaissance de la volonté de la commune de transformer l'avenue des Nations, soit l'artère principale entrant dans la ville. L'idée : ajouter des pistes cyclables et ronds-points, mais aussi la verduriser et revaloriser son tissu économique. Un projet ambitieux donc. À ce moment, certains promoteurs étaient déjà occupés à racheter des terrains privés ou commerciaux pour y construire de nouveaux bâtiments. Et nous avons rapidement décidé de participer à ce projet urbanistique d'une ampleur relativement rare. L'objectif : proposer à nos clients et collègues un bâtiment moderne, respectant toutes les nouvelles normes environnementales dans une zone en plein essor.

Deux en un

Nous avons donc analysé plusieurs projets pour finalement trouver le terrain idéal, situé au numéro 139. L'acte fut signé en juillet 2021 et dans la foulée, une opportunité s'est présentée : un ancien carwash à vendre sur la parcelle voisine, le numéro 137c. Nous avons pu l'acquérir en septembre de la même année. Cet espace supplémentaire nous a permis d'améliorer notre projet en positionnant le bâtiment au centre des deux parcelles, et en l'entourant d'une élégante couronne de verdure. De quoi mieux répondre aux attentes de la ville et des riverains, qui furent tous enthousiasmés par notre proposition.





Ce sont les architectes Piet Bailyu et Bieke De Coninck (Project Architects – Knokke) qui ont conçu le projet original et l'ont redéveloppé au printemps 2022 avec Anne-Sophie Delen, en charge de l'aménagement des sièges, et Thierry Sichem, responsable des projets logistiques à la Banque. Ce nouveau siège se composera ainsi d'une salle polyvalente pour accueillir des expositions ou événements, de six salons et d'un espace de bureaux pour nos équipes. Un impressionnant escalier en colimaçon architecturé trouvera également sa place dans le lobby.

Détruire pour mieux reconstruire

Les travaux ont commencé en juin dernier avec la démolition de la villa présente sur le premier terrain et du carwash, tout en veillant à recycler les différents matériaux. Cela a nécessité une démolition consciencieuse des bâtis, pièce par pièce. Le mois d'août a permis d'effectuer les fouilles archéologiques habituelles, ainsi que les forages d'étude de sol. Au début de l'automne, nous avons pu commencer le terrassement et les fondations.

« C'est un projet passionnant, réalisé de A à Z par la Banque : du développement des plans, à la déco, en passant par la construction », confie Thierry Sichem. « Nous y respectons les normes les plus strictes et allons y incorporer les dernières évolutions techniques. Construire un nouveau bâtiment permet d'aller plus loin dans l'intégration des aspects environnementaux via la géothermie, les pompes à chaleur, les panneaux solaires et leurs batteries, les vitrages énergétiques, la ventilation régulée par des sondes CO₂, la domotique pour diminuer la consommation électrique, la gestion des eaux de pluie, etc. Malheureusement, la situation sur les marchés des matériaux est particulièrement complexe. Leur coût élevé, les délais de livraison et d'exécution, et les prix de l'énergie nous obligent à nous adapter et à nous montrer créatifs ».

C'est un projet passionnant, réalisé de A à Z par la Banque avec l'aide de nos partenaires.

Et la suite ?

La construction se déroulera en deux phases distinctes. La première concerne la construction du bâtiment et est réalisée par l'entrepreneur Van Tornhaut qui devrait livrer le gros œuvre fermé d'ici un an et demi. La seconde comprend l'implémentation des installations techniques sur la base des études du bureau BM Engineering, ainsi que la réalisation des finitions dessinées par l'architecte d'intérieur Bontinck Architecture Engineering et des jardins par l'architecte paysagiste BurO Groen. L'appel d'offres afin de déterminer avec quels entrepreneurs nous réaliserons cette phase est en cours.

En conclusion, notre projet est lancé. Et si vous passez par l'avenue des Nations à Knokke, nous vous invitons à observer son évolution. Entre-temps, nous continuons à vous recevoir avec plaisir dans nos bureaux situés au numéro 92 de la Elizabetlaan.

Nos bureaux en Belgique

Anvers Jan Van Rijswijcklaan 184 2020 Anvers +32 (0)3 244 55 66	Knokke Elizabetlaan 92 8300 Knokke +32 (0)50 23 05 85
Anvers – Nord Augustijnslei 52 2930 Brasschaat +32 (0)3 244 57 50	Liège Boulevard d'Avroy 4 4000 Liège +32 (0)4 232 28 11
Brabant-Ouest Zuiderlaan 91 1731 Zellik +32 (0)2 741 29 50	Louvain Bondgenotenlaan 140 3000 Louvain +32 (0)16 29 89 89
Bruxelles Avenue de Tervueren 72 1040 Bruxelles +32 (0)2 511 84 10	Namur Chaussée de Liège 654C 5100 Jambes +32 (0)81 32 62 62
Campine Nijverheidsstraat 13 2260 Westerlo +32 (0)14 27 90 00	Roulers Kwadestraat 151b/51 8800 Roulers +32 (0)51 24 16 16
Gand Coupure Rechts 102 9000 Gand +32 (0)9 210 47 60	Waregem Zuiderlaan 11/21 8790 Waregem +32 (0)56 24 20 50
Hasselt Thonissenlaan 11 3500 Hasselt +32 (0)11 71 10 10	Waterloo Drève Richelle 167 1410 Waterloo +32 (0)2 741 28 00



N'hésitez pas à prendre contact avec l'un de nos sièges ou à consulter le site www.delen.bank pour un rendez-vous sans engagement.

Plus d'inspiration ? Suivez-nous sur   

Nos succursales aux Pays-Bas

Amsterdam - 's-Hertogenbosch - Heerenveen
www.delen.bank

Nos filiales

Delen Private Bank Luxembourg
www.delen.bank

Delen Suisse
www.delen.ch

JM Finn Royaume-Uni
www.jmfinn.com



DELEN

PRIVATE BANK